

Ou bien celle-ci :

“ Tu as commis des méfaits que personne autre que moi ne connaît. Tu feras bien de ficher le camp au plus vite, car autrement tu auras par les journaux des nouvelles de ton très dévoué.

“ HAUDY AUDY.”

Si le lecteur le désire, je puis continuer jusqu'à demain à placer sous ses yeux de semblables missives, avec très peu de variantes quant au fond.

Peu après, le principal journal républicain me lança une accusation de corruption en gros, et la *Gazette démocratique* m'assailit avec une autre accusation écrasante d'extorsion à l'aide de faux témoignages.

De cette façon, je me procurai les autres titres de “ Twain, le brigand corrupteur ” et de “ Twain, l'écœurant faux témoin. ”

Un moment le cri unanime réclamant une réponse à toutes ces horribles accusations lancées contre moi, prit de telles proportions que les chefs de file du parti me déclarèrent que je serais politiquement miné si je persistais dans mon silence.

Comme pour donner plus de poids à leur opinion, une autre feuille publia le lendemain l'article ci-après :

“ Mais quel individu est ce donc ?

“ Le candidat indépendant continue à se taire ? Cela veut dire qu'il n'ose pas parler !

“ Chacune des accusations portées contre lui était appuyée de preuves convaincantes, que son silence n'a fait que confirmer ; de sorte qu'aujourd'hui il est à terre, écrasé ! Indépendants, voyez donc votre candidat ! regardez-le donc ce brigand parjure !

“ Ce filou de Montana, l'assassin, le calomniateur des morts !

“ Observez bien votre personification du *delirium tremens*, votre brigand corrupteur, votre faux témoin ! Regardez-le bien, dévisagez-le attentivement, et, après, dites-nous si vous pouvez apporter vos voix honorables à une créature qui, par ses exécrables forfaits, a su mériter une si longue liste de qualificatifs honteux, et qui n'ose pas seulement ouvrir la bouche pour en réfuter un seul.”

Il n'y avait plus moyen d'échapper, et, la rougeur au front, je m'attelai au travail pénible d'une épuration de toutes ces ineptes accusations et de ces misérables mensonges.

Hélas ! je n'en fus pas plus avancé pour cela, car déjà, le jour après, un journal publia une nouvelle horreur, c'est-à-dire me gratifia d'un crime d'une espèce absolument inouïe, en m'accusant, avec tout le sérieux possible, d'avoir brûlé un hôpital de fous avec tous ses locataires, par la seule raison que, de mes fenêtres, il gênait la vue.

Pour le coup, j'éprouvai une espèce de terreur. Ensuite on émit le soupçon que je m'étais défait de mon oncle par le poison, afin d'hériter de ses biens, avec l'invitation catégorique d'avoir à procéder à l'exhumation du cadavre. Cela me plongea dans le désespoir. D'heure en heure, je devenais plus indécis. A la fin, comme bouquet de toutes les persécutions dont la rancune de parti m'avait abreuvé jusqu'ici, je fus encore victime d'une odieuse machination. Un soir que je me trouvais à la tribune, dans une réunion publique, neuf enfants en bas-âge, de toutes couleurs et vêtus de guenilles repoussantes, sautèrent sur la plate-forme, et, s'accrochant à mes jambes, se mirent à hurler en chœur : “ Papa ! Papa ! ”

Cela me suffit. J'abaissai mon drapeau et je capitulai. Je sentais que je n'étais pas à la hauteur des nécessités requises pour une campagne électorale dans l'Etat de New-York. J'annonçai donc que je retirais ma candidature, et tout aigri, je signai ma circulaire :

Votre tout dévoué, jadis honnête homme, mais maintenant

MARK TWAIN,

Le filou, le voleur, le brigand, le parjure, le calomniateur des morts, l'incendiaire, l'empoisonneur, etc.

EN PLEINE FANTAISIE

PAUVRE JEAN RAISIN !

En vérité, j'ai fait, cette nuit, un rêve abominable.

J'ai rêvé que Jean Raisin—l'honnête Jean Raisin—le vertueux Jean Raisin—le vieil ami du paysan de France—le fils légitime de la vigne si noblement chantée par Pierre Dupont—celui que Gustave Mathieu chantait encore, il y a dix ans, une rose à la boutonnière—j'ai rêvé, dis-je, que Jean Raisin était mort !

D'un bout à l'autre des contrées et des âges, c'était une lamentation à fendre le cœur d'un négrier lui-même. Les dieux ennemis se confondaient dans un deuil sans nom. Noé et Bacchus se disputaient l'honneur de conduire ses funérailles. Toute la Nature était contristée ; les grives se perçaient elles-mêmes de leurs becs aigus, et des montagnes de Thrace aux coteaux

d'Argenteuil, ce n'était qu'un cri immense, infini, déchirant :

“ Pauvre Jean Raisin ! ”

—Il était si pimpant et si coquet avec son habit vert tendre, qui lui donnait l'air d'un berger de Florian ! disaient les nymphes du Printemps.

—Il était si cossu et si farou, ayant aux lèvres, comme une fumée de cigarette, ses spirales verdoyantes !... et si décent !... des feuilles de vigne partout ! disaient les nymphes de l'Été.

—Il était si noble et si courageux sous le faix empoûvré des grappes, et coiffé, par le soleil, de son casque d'or rouge ! disaient les nymphes de l'Automne.

—Il était si vénérable avec sa chevelure de sarments et versait tant de gaieté au foyer sans feu ! disaient les nymphes de l'Hiver.

Et toutes, sur un air composé par Litolf expressément pour la circonstance, répétaient dans un chœur désespéré :

“ Pauvre Jean Raisin ! ”

—Que t'avions-nous fait pour nous punir si cruellement en nous quittant ? s'écria tout à coup un homme à l'air très innocent que je reconnus immédiatement pour M. Barthélemy Saint-Hilaire.

A cette question saugrenue et d'une candeur navrante, je vis—chose épouvantable ! le mort tressaillir et je l'entendis fort distinctement répondre d'une voix profonde comme l'ignorance d'un directeur de théâtre :

—Ce que vous m'avez fait !... Vous avez prostitué mon nom à un tas d'inventions abominables !...—Et je me pris à penser alors à tout ce que l'art de la sophistication m'aurait dû faire souffrir au pauvre diable. Après l'avoir baptisé on l'avait empoisonné avec les produits chimiques les plus audacieux. On l'avait teint avec de la fuchsine, comme les femmes qui déguisent leurs cheveux en brins de chanvre ; on lui avait donné des bouquets de violettes, comme à un bonapartiste, à lui, le vieux républicain. On lui avait fabriqué de faux états civils, à lui, le loyal dépositaire de la vérité.

Aujourd'hui même, à peine a-t-il été question de sa maladie, que des ingrats, pleins d'imagination, ont proclamé des moyens de le remplacer, ont inauguré des liqueurs perfides destinées à le supplanter pour jamais... Il y a déjà pour le moins une douzaine de messieurs graves et cravatés de blanc qui ont confectionné de petites fioles dont cinq gouttes dans un hectolitre d'eau donnent cent cinquante bouteilles d'un bordeaux exquis, plus fortifiant que le vrai bordeaux. C'est pour être pris avec les extraits de viande qui nous offrent dans un petit pot soigneusement fermé. L'essence de cent vingt-cinq bœufs des Pampas. Grâce à ces superbes découvertes, on pourra se donner bientôt une indigestion au bout d'un cure-dent, et se griser avec un pèse-gouttes. Les repas de corps se feront autour de la pointe d'un paratonnerre. Les vivres d'un corps d'armée voyageront dans un étui à cigarettes. C'est admirable. Mais que deviendra la gaieté des longs repas qu'embaumait le parfum des viandes fraîchement rôties et qu'arrosait à longs flots la dive “ purée septembrale ! ” Que deviendra le souvenir si pâle déjà des goinfries magnifiques immortalisées par Homère et par Rabelais ? On va nous servir les vins en pilules. Ah ! pauvre humanité !

Pauvre Jean Raisin !

—Ce que vous m'avez fait ! reprit le mort dont grandissait la colère. Vous avez traîné dans la honte des bouges ma plus belle maîtresse : la Chanson !

Et je me dis, en effet, que ce vieil inspirateur des refrains de nos aïeux avait bien à se plaindre de la Muse populaire contemporaine. Il avait donné de l'esprit à tout le monde pendant des siècles, et il voyait ce long succès englouti dans un effroyable débordement de sottise. Après avoir vécu dans l'intimité d'Anacréon—le vieillard amoureux—d'Horace—le philosophe lyrique—de maître Adam—le bon tonnelier—de Desaugiers—le gai compagnon—de Béranger—l'aimable satirique—de Pierre Dupont—le grand et doux chanteur des paysages—il en était réduit à la société d'Orreste Blondelet, veuf de son Pylade Beaumaine ! De la maison du sage, puis de la guinguette, puis du Caveau, on l'avait traîné sur les planches cyniques où se crie : *Je suis la sœur d'un emballeur !* ou *Tiens ! voilà Mathieu !* entre deux haquets à la bière, lui qui avait autrefois connu d'Evremont et Chapelle, lui que Ronsard avait idéalisé dans une strophe magnifique ! lui qui portait dans ses veines du sang de la vieille Gaule dont Tacite avait dit : *Vino et cantilenis sua infortunia solantur !* Lui qui portait en soi le courage des jeunes soldats, comme la pierre à fusil cache l'étincelle ! Les ivrognes d'aujourd'hui ne lui font plus dire que des sottises. Il y a de quoi vraiment en mourir de dégoût.

Pauvre Jean Raisin !...

Je m'étais réveillé.

Les songes n'ont jamais présagé l'avenir, bien que Racine ait voulu l'insinuer dans *Athalie*. Mais ils s'inspirent volontiers des impressions du passé. C'est

ce qu'ils ont de commun avec l'art du somnambule. Ce mauvais rêve m'était venu d'avoir couru, dimanche, les vignes de Suresnes. Ah ! mes amis ! le triste spectacle pour ceux qui aiment le nectir aigrelet de ces coteaux—et j'en suis à l'heure des fritures !—C'est l'abomination de la désolation prédite par le prophète Gustave Mathieu ! Jean Raisin n'est pas mort. Mais la pluie le gonfle vainement, nul rayon de soleil ne venant mûrir ses grains alourdis par les ondées. Si la chaleur ne revient, il menace de rester à l'état de petits pois verts. C'est à donner la chair de poule aux pigeons, ce que le roi Henri IV, l'homme à la poule au pot dominicale eût trouvé fièrement économique.

On m'avait, de plus, raconté, dans la journée, une histoire épiscopale qui m'avait frappé l'esprit. Je vous transmets la pensée :

Un saint prélat avait, dans les bureaux de son archevêché, un vieil employé qui y grattait du papier depuis cinquante ans au moins. Ce pauvre diable était si fort abruti par sa quotidienne besogne, que les abréviations administratives dont il avait l'habitude, dans son travail d'expéditionnaire, étaient pour lui des formules consacrées. C'est ainsi que les deux lettres S. et E. se suivant, ces majuscules voulaient invariablement dire : “ Son Eminence. ” Or, il advint qu'un jour le prélat, fatigué, pria le brave homme de lui faire une lecture. C'était un livre de voyages qu'il lui avait mis dans les mains. Quand le lecteur improvisé arriva à cette phrase imprimée du narrateur : “ Nous filions vingt nœuds, poussés que nous étions par un excellent vent de S.-E. ” le bonhomme n'hésita pas un instant et lut d'un air gracieux : “ Nous filions vingt nœuds, poussés que nous étions par un bon vent de Son Eminence. ”

—Etes-vous gris ou fou, monsieur ? dit l'archevêque outré.

Lui gris ! l'innocente créature ! Il n'avait jamais bu que de l'eau toute sa vie. Mais il est d'usage de calomnier le vin à tout propos.

Pauvre Jean Raisin !

A. S.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 21 octobre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES.

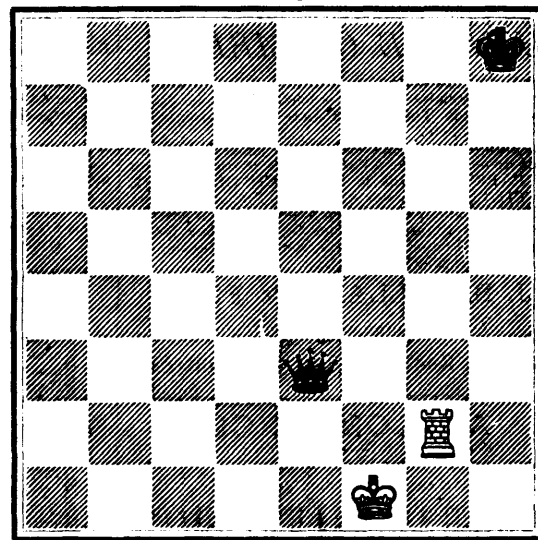
Problème No. 287.—MM. H. Giroux, J. Brunette, F. Côté, Québec ; Un amateur, E. Legault, Ottawa ; M. Lalandry, New-York ; A. C., St-Jean ; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal ; N. P., Soré ; Echec, St-Jérôme.

FIN DE PARTIE.

I. — DAME CONTRE TOUR.

Deuxième position

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—2 pièces.

Dans cette position, la Tour fait partie nulle par l'échec perpétuel sur les colonnes de la Tour, du Cavalier et du Fou. Si le Roi Noir vient à 6e T, 6e C ou 6e F, les Blancs donnent échec quand même, et restent pat si les Noirs prennent. La Tour clouerait la Dame, s'il joue sur la colonne du Roi.

PROBLÈME No. 289.

Composé par M. LAUNAY, France,

Blancs.

1 R 1er FR

2 T 5e TR

3 C 5e D

4 P 2e D et 4e R

Noirs.

1 R 5e D

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION.—No. 288.

Blancs.

1 D 1er FR

2 T ou C, mat.

Noirs.

1 Ad libitum.